

la terrasse

7 octobre 2021-N°292

DANSE - CRITIQUE

LAURA, de Gaëlle Bourges



©Crédit Danielle Voirin

LAURA / GAËLLE BOURGES / TOURNÉE

Dans l'apparente simplicité d'un procédé visuel, chorégraphique et narratif, Gaëlle Bourges affirme sa nécessité de donner corps aux « oubliées ». Et nous souhaite la bienvenue, dans la « bande à Laura ».

La scène s'ouvre sur ce qui pourrait être la toile vierge d'un peintre. À moins que ce ne soit la page blanche d'une histoire qu'il est nécessaire de réécrire, tant le souci de réhabilitation semble habiter Gaëlle Bourges dans cette nouvelle création. Avec un sujet clairement formulé – l'*Olympia*, de Manet – la chorégraphe traverse l'Histoire de l'Art, ouvrant sur *Un Atelier aux Batignolles* de Fantin-Latour (1870), jusqu'au *Déjeuner sur l'herbe : les trois femmes noires* de Mickalene Thomas (2010), en passant par *La Vénus d'Urbino* du Titien (1538). Tout est posé lorsque les quatre performeuses, en habits d'hommes, mêlent leurs peaux noires et blanches dans une ronde des rôles bousculant les places, les assignations et les représentations dans l'atelier même du peintre, au cœur de la « bande à Manet ». Ce même procédé, avec

comme protagonistes Victorine Meurent et Laure, les deux modèles de Manet, anime la suite du spectacle. C'est ainsi que l'*Olympia* se reconstruit sous nos yeux, dans une lenteur doublée d'une précision de gestes et de postures extrême, donnant corps à une exacte réplique du tableau, jusqu'au drapé du tissu. À ceci près que le corps noir n'est pas là où l'aurait souhaité le peintre, et que la nudité disparaît du tableau vivant (un comble pour Gaëlle Bourges !) ...

Critique frontale : ce qui se passe sous nos yeux, du XIX^e siècle à aujourd'hui

Tout se passe comme si la chorégraphe déplaçait notre regard en offrant une variété d'images décalées comme autant de visions de notre monde à envisager. Que ce soit visuellement, ou dans le texte en voix off, elle semble nous poser une unique question : « Et si... ? ». Et s'il n'y avait pas besoin de nudité pour représenter Vénus ? Et si la femme noire prenait sa place au centre du tableau ? Et si les modèles des peintres étaient aussi talentueux et créatives que les peintres ? Et si les « femmes de mauvaise vie » étaient simplement des travailleuses du sexe ? ... Dans cet espace des possibles, *Olympia* fait de la place à toutes les femmes, contenues dans ces « Laura », glissant d'une douce sororité vers une sensualité affirmée. Gaëlle Bourges n'épargne pas la société du XIX^e siècle ; et l'invisibilisation des femmes ainsi que la mainmise des hommes sur leurs représentations restent centrales. Mais en passant par la beauté d'une scène, la puissance de vie des regards des interprètes, ou l'absurdité des situations décrites dans un récit au langage très direct et actuel, elle agit sur nos perceptions... comme sur nos consciences pour mieux interroger le temps présent et ce qui est à l'œuvre aujourd'hui. Gaëlle Bourges n'a pas peur de la frontalité – dans tous les sens du terme –, ni de rester collée à son sujet. Une obstination contagieuse qui nous fait dire aussi : oui, nous sommes toutes des « Laura ».

Nathalie Yokel